

la série des actes de vertus pratiqués par amour pour Marie. On les lui présente alors comme une guirlande, et on demande, en échange, la vertu dont on a le plus de besoin. L'offrande du cœur consiste dans une consécration fervente adressée à la Mère de Dieu, avec le désir ardent de vivre à jamais son serviteur. On trouve dans tous les livres de prières des formules qui peuvent servir dans cette circonstance. En voici une qu'on attribue à saint Louis de Gonzague. Elle est courte, mais substantielle et pleine de choses. Méditez-en les paroles en la prononçant :

“ O Marie ! mon auguste Souveraine, je me jette dans le sein de votre clémence et de votre amour, dès ce jour, pour la vie et surtout pour mon dernier instant. Je remets mon corps et mon âme entre vos mains et sous la garde de votre spéciale protection ; je vous confie et vous recommande mes espérances, mes consolations, mes anxiétés, mes misères, ma vie et mes derniers moments ; vous conjurant de m'obtenir, par vos mérites et votre intercession, que la volonté de votre Fils soit toujours, avec la vôtre, la règle de mes démarches et de mes actions. Ainsi soit-il.”

Pèlerinage aux sanctuaires de la Mère de Dieu.

Les exercices du Mois de Marie, qui commencent lundi prochain, se feront cette année à la nouvelle chapelle de l'Asile de la Providence qui sera provisoirement préparée pour cet objet. L'exercice aura lieu le matin, à 8 heures. On sait que les personnes qui font les exercices du Mois de Marie peuvent gagner trois cents jours d'indulgence chaque jour, et de plus une indulgence plénière tel jour du mois qu'elles voudront choisir en se confessant et en communiant à cette intention.

CARACTÈRES DU PROTESTANTISME.

DU PROTESTANTISME DANS LA GUERRE, LES ARTS, LA POLITIQUE.
(*Fragment.*)

Si la réformation rétrécissait le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, elle comprimait les grands cœurs à la guerre : l'héroïsme est l'imagination dans l'ordre militaire. Le catholicisme avait produit les chevaliers ; le protestantisme fit des capitaines braves et vertueux comme La Noue, mais sans élan ; souvent cruels à froid, et austères moins de mœurs que d'esprit, les Châtillon furent toujours effacés par les Guise. Le seul guerrier de mouvement et de vie que les protestants comptassent parmi eux, Henri IV, leur échappa. La réformation ébaucha Gustave-Adolphe, Charles XII et Frédéric ; elle n'aurait pas fait Bonaparte, de même qu'elle avorta de Tilloison et du ministre Claude, et n'enfanta point Fénelon et Bossuet, de même qu'elle éleva Inigo Jones et Webb, et ne créa point Raphaël et Michel Ange.

On a dit que le protestantisme avait été favorable à la liberté politique, et avait émancipé les nations. Les faits parlent-ils comme les personnes ?

Il est certain qu'à sa naissance la réformation fut républicaine, mais dans le sens aristocratique, parce que ses premiers disciples furent des gentilshommes. Les calvinistes rêvèrent pour la France une espèce de gouvernement à principautés fédérales, qui l'aurait fait ressembler à l'empire germanique : chose étrange ! on aurait vu renaitre la féodalité par le protestantisme. Les nobles se précipitèrent par instinct dans ce culte nouveau, et à travers lequel s'exhalait jusqu'à eux une sorte de réminiscence de leur pouvoir évanoui. Mais, cette première fervente passion passée, les peuples ne recueillirent du protestantisme aucune liberté politique.

Jetez les yeux sur le nord de l'Europe, dans les pays où la réformation est née, où elle s'est maintenue, vous verrez partout l'unique volonté d'un maître : la Suède, la Prusse, la Saxe sont restées sous la monarchie absolue ; le Danemark est devenu un despotisme légal. Le protestantisme échoua dans les pays républicains ; il ne put envahir Gènes, et à peine obtint-il à Venise et à Ferrare une petite église secrète qui mourut : les arts et le beau soleil du midi lui étaient mortels. En Suisse, il ne réussit que dans les cantons aristocratiques, analogues à sa nature, et encore avec une grande effusion de sang. Les cantons populaires ou démocratiques, Schwitz, Uri et Unterwald, berceau de la liberté helvétique, le repoussèrent. En Angleterre il n'a point été le véhicule de la constitution, formée bien avant le seizième siècle dans le giron de la foi catholique. Quand la Grande-Bretagne se sépara de la cour de Rome, le parlement avait déjà jugé et déposé des rois, les trois pouvoirs étaient distincts ; l'impôt et l'armée ne se levaient que du consentement des lords et des communes ; la monarchie représentative était trouvée et marchait ; le temps, la civilisation, les lumières croissantes y auraient ajouté les ressorts qui lui manquaient encore, tout aussi bien sous l'influence du culte catholique que sous l'empire du culte protestant. Le peuple anglais fut si loin d'obtenir une extension de ses libertés par le renversement de la religion de ses pères, que jamais le sénat de Tibère ne fut plus vil que le parlement de Henri VIII : ce parlement alla jusqu'à décréter que la seule volonté du tyran fondateur de l'église anglicane avait force de loi. L'Angleterre fut-elle plus libre sous le sceptre d'Elisabeth que sous celui de Marie ? La vérité est que le protestantisme n'a rien changé aux institutions : là où il a trouvé une monarchie représentative ou des républiques aristocratiques, comme en Angleterre et en Suisse, il les a adoptées ; là où il a rencontré des gouvernements militaires, comme dans le nord de l'Europe, il s'en est accommodé et les a même rendus plus absolus.

Si les colonies anglaises ont formé la république plébéienne des États-Unis, elles n'ont point dû leur émancipation au protestantisme ; ce ne sont point

des guerres religieuses qui les ont délivrées ; elles se sont révoltées contre l'oppression de la mère-patrie, protestante comme elles. Le Maryland, état catholique et très-peuplé, fit cause commune avec les autres états, et aujourd'hui la plupart des états de l'ouest sont catholiques ; les progrès de cette communion dans ce pays de liberté passent toute croyance, parce qu'elle s'y est rajournée dans son élément naturel populaire, tandis que les autres communions y meurent dans une indifférence profonde. Enfin, auprès de cette grande république des colonies anglaises protestantes, viennent de s'élever les grandes républiques des colonies espagnoles catholiques : certes celles-ci, pour arriver à l'indépendance, ont eu bien d'autres obstacles à surmonter que les colonies anglo-américaines, nourries au gouvernement représentatif, avant d'avoir rompu le faible lien qui les attachait au sein maternel.

Il faut conclure de l'étroite investigation des faits, que le protestantisme n'a point affranchi les peuples : il a apporté aux hommes la liberté philosophique, non la liberté politique ; or, la première liberté n'a conquis nulle part la seconde, si ce n'est en France, vraie patrie de la catholicité. Comment arrive-t-il que l'Allemagne, très-philosophique de sa nature et déjà armée du protestantisme, n'ait pas fait un pas vers la liberté politique dans le dix-huitième siècle, tandis que la France, très-peu philosophique de tempérament, et sous le joug du catholicisme, ait gagné dans le même siècle toutes ses libertés.

Descartes, fondateur du doute raisonné, auteur de la *Méthode* et des *Mémoires*, destructeur du dogmatisme scolastique, Descartes, qui soutenait que pour atteindre à la vérité il fallait se défaire de toutes les opinions reçues, Descartes fut toléré à Rome, pensionné du cardinal Mazarin, et persécuté par les théologiens de la Hollande.

L'homme de théorie n'éprouve souverainement la pratique : de la hauteur de sa doctrine jugeant les choses et les peuples, méditant sur les lois générales de la société, portant la hardiesse de ses recherches jusque dans les mystères de la nature divine, il se sent et se croit indépendant, parce qu'il n'a que le corps d'enchaîné. Penser tout et ne faire rien, c'est à la fois le caractère et la vertu du génie philosophique : ce génie désire le honneur du genre humain ; le spectacle de la liberté le charme, mais peu lui importe de le voir par les fenêtres d'une prison. Comme Socrate, le protestantisme a été un accoucheur d'esprit ; malheureusement les intelligences qu'il a mises au jour n'ont été jusqu'ici que de belles esclaves.

VICOMTE DE CHATELIERIAND.

BULLETIN.

Jusqu'à présent les rapports qui sont faits des concours de pénitents pendant les solennités pascuales est des plus édifiants. La piété et le zèle qui s'est fait remarquer depuis quelques années dans tout le diocèse se soutient universellement, et se montre surtout dans l'accomplissement des devoirs du chrétien. Quelle heureuse réforme s'est opérée parmi nous ! Que de beaux exemples de foi et de générosité sont venus réjouir les chrétiens ! que de conversions admirables ont consolé l'église des désordres et de l'égarément de quelques autres de ses enfans ! Cette ville en particulier offre en ce moment un tableau bien propre à donner de la confiance dans l'avenir, en nous montrant ce qui s'est opéré d'heureux changement dans son sein. Et ce renouvellement n'est pas immobile et stationnaire ; il est en progrès, il poursuit plus que jamais sa marche rapide.

A cette occasion, et en constatant les progrès religieux de Montréal, nos lecteurs aimeront sans doute à connaître quel est l'état de la population catholique française. Dans le recensement qui fut fait l'hiver dernier, dans le cours de la visite paroissiale de Monseigneur, on compta 23,000 catholiques dans la cité, les faubourgs et les côtes. Ils sont repartis en 4,200 familles et donnent 14,500 communians. Dans ce nombre il ne faut pas comprendre les domestiques canadiens, en service dans des maisons protestantes ou irlandaises, qui ne purent être visités.

Nous apprenons des nouvelles de plus en plus favorables du diocèse de Kingston. La foi catholique y fait d'admirables progrès. Le nombre d'abjurations dans le cours de la dernière année se monte à 192. Le jour de Pâques, 7 nouveaux convertis recevaient dans la cathédrale la sainte communion. On cite une petite ville où la population protestante paraît universellement disposée à embrasser le catholicisme : si des prêtres catholiques pouvaient y résider habituellement, l'œuvre de Dieu recevrait son accomplissement. Partout les préjugés contre les catholiques tombent et s'évanouissent à mesure qu'on nous connaît mieux et qu'on étudie davantage notre sainte religion.

L'Archiconfrérie suit là aussi d'admirables progrès. Comme partout, c'est la dévotion populaire par excellence ; et les miracles de la grâce qui en sont la gloire et la récompense se multiplient chaque jour. O bénie soit la pieuse pensée qui a donné au monde cette admirable association, qui a ou-